

Un Pape *villero*

Bénarès, 14 mars 2013. Une insomnie m'a réveillé en pleine nuit. Je regarde ma montre : une heure du matin. Dans peu de temps, il me faudra partir célébrer l'eucharistie avec les sœurs de Charles de Foucauld. Pourtant, avant d'essayer de me rendormir, l'envie me prend de vérifier sur internet si le conclave nous a donné un nouveau Pape. La connexion est mauvaise et les pages prennent du temps à se charger. Tout à coup, je vois un nom apparaître : « Bergoglio »...

En une seconde, le monde se rétrécit dans ma tête et les flots du Gange viennent baigner l'horizon infini de la *pampa*. C'est comme si toute ma vie se récapitulait dans ce cardinal venu du bout du monde et appelé par ses frères à s'asseoir sur le siège de Pierre. Les 18 mois vécus dans un *barrio* argentin sont à nouveau devant moi avec leur violente incandescence. Tous les visages de mes amis là-bas remontent un à un dans mon cœur.

François. J'ai du mal à le reconnaître au balcon central du Vatican où il baisse la tête pour que la foule le bénisse. Cela fait des années que j'ai suivi de loin son ministère à Buenos Aires lisant quelques articles sur sa mission dans les *villas miserias* – les quartiers misérables de la capitale – ou parcourant quelques-uns de ses recueils d'homélies mais, pourtant, à cet instant, je n'arrive pas à reconnaître l'austère cardinal jésuite qui était pour nous un tel modèle. Cette impression fut redoublée dans les jours suivant son élection : on aurait dit que le commencement du pontificat fut pour lui comme une nouvelle naissance dans

l'Esprit-Saint – la libération intérieure d'une joie qui ne l'a pas quitté depuis.

Plus encore, sa voix m'émeut. En sillonnant les rues de Bénarès, j'écoute sur mon *i-pod* ses premières interventions. Je me souviens de sa voix mais désormais, j'ai l'impression d'entendre en elle tant d'autres voix : celles de tous les amis du *barrio* où j'ai vécu. Plus encore, il me semble que le Pape ne cesse de parler d'eux :

« Dans ma vie personnelle, j'ai vu bien des fois le visage miséricordieux de Dieu, sa patience ; j'ai vu aussi en de nombreuses personnes le courage d'entrer dans les plaies de Jésus en lui disant : “Seigneur, me voici, accepte ma pauvreté, cache dans tes plaies mon péché, lave-le avec ton sang”. Et j'ai toujours vu que Dieu l'a fait, a accueilli, consolé, lavé, aimé¹ ».

Lorsque, quelques jours plus tard, prenant possession de sa cathèdre du Latran, il exhorte son nouveau peuple de Rome à se laisser « envelopper par la miséricorde de Dieu », à compter « sur sa patience qui nous donne toujours du temps », à avoir « le courage de retourner dans sa maison, de demeurer dans les blessures de son amour, en nous laissant aimer par lui » afin d'éprouver « sa tendresse si belle », à sentir « qu'il nous embrasse » et à être finalement « plus capables de miséricorde, de patience, de pardon, d'amour »², j'ai la certitude que François ne fait qu'offrir à l'Église le Magistère de tous ceux qu'il a aimés passionnément et qui, au fil des années, ont formé son cœur de pasteur quand, chaque dimanche après-midi, il gagnait à bicyclette les *barrios* à la périphérie de Buenos Aires.

Je souris en moi-même : nos amis ont donné au monde un Pape *villero*, un Pape venu des *villas miserias* qui n'a pas eu peur de mettre ses pieds dans la boue et les ordures pour découvrir la perle sans prix de l'Évangile qui est cachée dans leur cœur.

1 PAPE FRANÇOIS, Homélie pour la prise de possession de la chaire de l'évêque de Rome, cathédrale du Latran, 7 avril 2013.

2 Ibidem

Les semaines passant, pour comprendre un peu plus sur quel chemin de miséricorde François veut conduire l'Église, j'ai eu le désir de repartir à la rencontre de ces Argentins dont les vies tout aussi brisées que transparentes à la grâce jettent une lumière unique sur la personne du Pape. Comme désormais ma mission en Inde me sépare d'eux par des milliers de kilomètres, je n'ai pas d'autre recours que d'ouvrir à nouveau les lettres que j'écrivis jadis, entre 2000 et 2002, et dans lesquelles sont consignés précieusement chacun de leurs visages qui m'ont si intensément appris à être prêtre.

Ce sont ces courriers d'Argentine que je vous livre aujourd'hui...

Un chemin de croix qui ressemble à la vie

Le mercredi saint dans l'après-midi, avec mes frères et sœurs, nous sommes allés trouver le Padre Hugo, curé de la paroisse dont dépend le *barrio* de San Pantaleón-Barranquita que nous visitons chaque semaine. Nous avons décidé ensemble d'y faire la *via crucis*. Fernando portait une grande croix en bois qui le cachait tout entier et nos deux sœurs, Anne et Isabel, des petites bougies de cire.

À peine avons-nous pénétré dans les ruelles de San Pantaleón que des gens qui nous étaient inconnus ont accouru en criant : *Padre, Padre*. Ils avaient immédiatement reconnu le curé de la paroisse tant occupé par son ministère qu'il n'a quasiment jamais le temps de visiter ce *barrio*. Comme elle était vive leur joie de voir un prêtre parmi eux, comme était grand leur empressement à lui demander de les bénir !

Sous un ciel gris et voilé, nous avons commencé en toute simplicité le chemin de croix en descendant un tas d'ordures pour prier à la première station devant la maison d'Aron, qui hélas était absent. Nous n'avions rien préparé ; nous voulions une prière toute simple, sans flonflons. Simplement à chaque arrêt, nous demandions à nos amis la permission de prier avec eux devant leur maison.

Ainsi cette immense croix de bois sillonnait silencieusement les ruelles boueuses, s'offrant aux regards étonnés des uns qui travaillaient et des autres qui prenaient leur *mate*. Elle passait parfois devant l'indifférence de certains qui faisaient peut-être semblant de ne pas la voir... Elle se proposait à chacun de ceux chez qui nous voulions prier. Nous avons même réussi à la faire entrer par la minuscule porte d'un *ranchito*, une misérable baraque où était alitée une grand-mère malade depuis trois ans. Sa fille nous avait suppliés d'entrer.

Peu à peu, beaucoup d'enfants nous ont rejoints puis des gens inconnus ; je pense en particulier à trois jeunes filles dont l'une

d'entre elles, de quinze ans, était enceinte et qui nous a accompagnés jusqu'à la dernière station.

Je regardais, moi aussi, cette croix silencieuse et tantôt j'étais vraiment silencieux, essayant de prier le plus profondément possible, et tantôt je regardais le visage des amis chez qui nous nous arrêtons. Alors me remontaient au cœur toutes les confidences reçues depuis six mois sur leurs souffrances, leurs angoisses, leurs péchés... Je regardais cette croix dans ce quartier qui peu à peu se révèle à nous dans sa douleur ; la croix qui passait tout près des poubelles où l'on retrouve des bébés morts ; la croix dont l'ombre touchait les maisons où tant de fois nous avons entendu crier ; cette croix qui parcourait ce quartier où nous avons déjà tant senti pénétrer en notre corps toute l'angoisse qui s'y dépose.

Le chemin de croix durant lequel nous méditons les souffrances de l'Amour innocent révélait la vérité du *barrio*. C'était comme si toute l'absurdité et tout le péché du lieu se coagulaient sur les deux montants en bois. Comme si la croix dévoilait d'un seul coup toute la souffrance de nos amis, toute leur vie... et aussi toute ma vie, toute votre vie. Car, au fond, dans ce chemin de croix qui est notre vie, soit nous sommes entre les deux montants, soit, comme ces trois filles inconnues de San Pantaleón, nous essayons de suivre la croix jusqu'à la dernière station. C'est la vérité profonde de notre existence, une vérité que nous ne pouvons pas nier.